

PROBLÉMATIQUES RELATIVES A L'IDENTITÉ POLITIQUE DES JEUNES

PAR

Lucy BAUGNET

Maître de Conférences à l'Université de Picardie Jules Verne

“La figure (...) création de l'homme (...) est un aboutissement de la métamorphose (...) quelque chose que l'on sauve de l'incessante fluidité (...) à ne pas confondre avec ce que la science moderne appelle genre ou espèce”.

E. Canetti, Masses et pouvoir.

Le flou du concept d'identité, son passé philosophique, les connotations nationalistes qu'il a pu susciter une fois appliqué à la société et à la culture, ont pu peser dans la méfiance des scientifiques à son égard et expliquer son entrée tardive dans le champ des sciences humaines, sociales et politiques. Le concept a pu se constituer dans un contexte général favorable par une maturation épistémologique et théorique.

En 1978, M. Zavalloni¹, présentait l'identité comme “*concept à la recherche d'une science*”. Entre temps force est de constater que si le concept a suscité un nombre croissant de recherches et publications², on ne peut dire

1. Zavalloni (M.), “L'identité psychosociale, un concept à la recherche d'une science” in Moscovici (S.) (ed.), *Traité de psychologie sociale*, 1978, Larousse, Paris, pp. 245-265.

2. Pour une revue de la question en psychologie sociale voir Baugnet (L.), “L'identité comme paradigme”, *Cahiers Internationaux de Psychologie sociale*, 1990, 9-10, pp. 15-30.

qu'il se soit constitué en un champ théorique et méthodologique unifié que ce soit en psychologie sociale, en sociologie ou en sciences politiques.

Quelques garde-fous relativement généraux permettant de définir un cadre de référence commun ne seront dès lors pas inutiles pour en arpenter le terrain.

D'un point de vue épistémologique, il y a consensus *a minima* des chercheurs pour situer son étude en dehors de l'ontologie objectiviste qui verrait dans l'identité une réalité substantielle stable. Les recherches de manière générale, se faisant l'écho de C. Lévi-Strauss et J.-M. Benoist dans le séminaire transdisciplinaire consacré à l'identité montrent combien les identités sont labiles, apparaissent comme des "*fonctions instables et non réalité substantielle*"³. Elles sont relatives au contexte socio-historique, aux circonstances particulières (lieux, moments), aux rôles sociaux, aux relations liées par les différents sujets et aux positions qu'ils occupent dans l'écologie sociale.

Par ailleurs, travailler sur l'identité rend sensible la position du chercheur à son égard. Ainsi, P. Tap dans l'introduction à l'ouvrage collectif *Identité collective et changements sociaux*, remarque : "*définir et analyser l'identité, c'est prendre position par rapport à celle-ci, c'est s'engager dans des débats idéologiques concernant l'histoire et le devenir des hommes, des groupes et des institutions*"⁴. Cette remarque, sans doute applicable à bon nombre de recherches en sciences humaines et politiques, s'avère particulièrement pertinente en matière d'identité. La définition en forme et contenu de l'identité suppose un processus de déconstruction et de reconstruction du réel au sens performatif du terme, le sens accordé par Bourdieu⁵, où forçant les traits il se faisait le relais d'Austin⁶, attirant ainsi l'attention sur la force de la représentation. S'il faut traiter les faits sociaux comme des choses (démarche objectivante du scientifique) cela doit se faire en rappelant que ces choses, traitées, n'en sont pas moins des faits sociaux c'est-à-dire objets de représentations. Les critères objectifs que le chercheur relève ne suffisent pas à définir l'identité, ils sont tout au plus appelés pour servir à fonder sa représentation. S'accorder ce pouvoir de "division et de vision" qu'incombe la définition des identités implique de ne pas être dupe de ce que les critères figurent ces représentations symboliques qui peuvent être portées en fonction d'intérêts stratégiques⁷. Le processus d'identification ne peut non plus faire l'impasse sur la contrepartie des effets objectivants qui dialectiquement positionnent celui qui a l'autorité scientifique de la nommer.

3. *L'identité*, Séminaire interdisciplinaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Collège de France 1974-1975, Grasset, Paris, 1977, p. 11.

4. Tap (P.), *Identité collective et changement sociaux*, Toulouse, Privat, 1980, p. 11.

5. Bourdieu (P.), *Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 135.

6. Austin (J.-L.), *Quand dire c'est faire (How to do things with words)*, Seuil, 1970.

7. "*Les classements pratiques sont toujours subordonnés à des fonctions pratiques et orientés vers la production d'effets sociaux*".

D'autre part, traiter d'identité politique des jeunes suppose que soit explicité ce travail d'identification opéré par une démarche de classement qui permette de définir l'identité politique des jeunes et de la différencier d'autres.

L'identité politique des jeunes a été choisie comme un terrain possible parmi d'autres et nous poserons la question de sa spécificité : la jeunesse permet-elle de spécifier des identités politiques ?

Le "sens commun" semble indiquer que cela va de soi. L'idée de jeunesse associée à politique correspond à une espèce d'imagerie populaire relativement répandue, peu définie mais qui semble fonctionner comme telle : elle évoque des images, suscite des connotations. N'a-t-on pas, en tant qu'adultes, des représentations spécifiques envers l'identité politique des jeunes qui nous les font considérer par exemple comme politiquement désabusés, pragmatiques, ou individualistes ? Sont-elles fonctions d'attentes léguées par notre passé générationnel selon lesquelles les jeunes générations seraient, par nature, porteuses d'utopie, d'innovation ou encore de conceptions selon lesquelles la jeunesse ne serait qu'un stade provisoire, inachevé, moment d'éphémère passage d'un cycle à chaque fois répété vers l'état adulte ?

D'autre part, traiter d'identité politique des jeunes suppose que soit explicité ce travail d'identification opéré par une démarche de classement qui permette de définir l'identité politique des jeunes et de la différencier d'autres.

L'emploi d'un terme générique : les jeunes (comme tout autre exemple : les femmes, les suisses, les étrangers) suppose un processus de catégorisation dont on sait qu'il a pour effet d'atténuer les différences au sein de la catégorie et de les accentuer entre celle évoquée et une autre par rapport à laquelle elle prend tout son sens, à homogénéiser les propriétés internes et forcer la distinction jusqu'à la dichotomie. De telles catégorisations produisent souvent des représentations grossières, stéréotypées qui traduisent la position de ceux qui les énoncent envers ceux qu'elles désignent⁸.

Or cette catégorie sociologique comme toute autre ne constitue pas un donné homogène (par exemple le jeune étudiant, travailleur, ou au chômage, de 15 ou de 21 ans peuvent-ils être de la même jeunesse au regard de l'identité politique ?).

Que désigne-t-on dans ce contexte par identité politique "jeune" ?

Le critère de l'âge est sans étonnement celui le plus souvent retenu et s'il fait appel au "bon sens" il ne permet pas, de manière unanime, de cerner l'âge jeune. La catégorie "jeunes" est en soi une catégorie aux contours relativement

8. Voir les travaux des psychologues sociaux de l'École de Bristol : notamment H. Tajfel, J.-C. Turner et leur développements par ceux de Genève : notamment W. Doise, J.-C. Deschamps. En ce sens, ces représentations ne sont pas simplement le reflet des relations entre groupes, elles interviennent comme justification idéologique de ces relations.

indéterminés⁹. Quel âge peut servir pour définir l'identité politique des jeunes ? Est-ce l'âge civil, de la carte d'identité ? Et à partir de lui, quelle coupure opérer sur le continuum de l'âge ? L'identité jeune est-elle celle d'avant la majorité politique, avant le droit de vote ? Ou y-a-t-il d'autres critères qui définissent la jeunesse en regard des identités politiques ?

La plupart des enquêtes quantitatives relatives aux rapports que les jeunes entretiennent avec la politique posent des limites d'âge qui peuvent sembler arbitraires. Les classes d'âge les plus souvent retenues sont celles des 15-24 ans¹⁰ ou des 18-25 ans¹¹. Souvent aussi, cautionnées par une espèce de règle arithmétique, elles sont subdivisées : on a les 15-18, les 19-22, les 23-26. En fait, on s'en rend bien compte – et Annick Percheron, travaillant sur la socialisation politique, avait souligné¹² l'arbitraire et l'inadéquation de l'utilisation de classes d'âge standard qui vaudraient pour tous les phénomènes étudiés. C'est bien à l'analyse empirique que l'effet se marquera sur tel ou tel indicateur de variable sans qu'il soit souvent d'ailleurs pratiquement possible de savoir s'il convient de parler d'effet d'âge, de génération ou de cohorte.

L'aspect daté, formel de l'âge peut se compléter d'une référence au statut du jeune dans la société. Les limites de cet âge sont alors celles de l'insertion dans le milieu professionnel. On risque ainsi d'aboutir à une conception "en creux" de l'identité politique du jeune rapportée à son non-engagement dans la vie professionnelle active par référence et en opposition à une identité politique "en plein" qui serait celle de l'adulte dans sa typicalité : inséré socialement et professionnellement.

D'autres critères, ceux-là plus directement culturels, peuvent être utilisés comme indicateurs d'identité politique jeune. On se réfère alors à un style, à un registre linguistique, à un ensemble de représentations et de pratiques spécifiques.

Choisir tel ou tel critère, qu'il soit biologique et civil, social ou culturel, implique une problématique qui privilégie tel ou tel type de variable active sur les phénomènes identitaires. Et on peut dire que, quel que soit le critère choisi, l'identité politique jeune ainsi profilée ne prend tout son sens en tant qu'objet spécifique que dans une opposition : opposition âge jeune-âge adulte,

9. Pour illustration, au colloque, *Connaître les modes de vie et de consommation des jeunes*, CEREQ-Paris V-ADEIC-FEN, Paris, 1991, les participants, dans leur contribution, y avaient traité le terme jeune en se référant à des âges allant de 5 à 30 ans.

10. *Eurobaromètre*, Enquête de la Commission des Communautés Européenne, Office des publications officielles des Communautés Européennes, CECA-CEE-CEEA, Bruxelles, Luxembourg.

11. Voir les enquêtes de l'observatoire interrégional du politique, F.N.S.P., qui sonde chaque année cette classe d'âge et un an sur deux les 15-18. Voir aussi pour exemple Muxel (A.), *Insertion et citoyenneté : une enquête longitudinale auprès des 18-25 ans*, CEVIPOF, Paris, 1990.

12. Percheron (A.), "Les classes d'âge en question", *Revue française de sciences politiques*, 1988, 38-1.

statut étudiant-statut inséré dans la vie active, style minoritaire-style majoritaire.

En synthèse de ceci, on conçoit que la référence à l'autre soit une des caractéristiques de la construction de l'objet et de la définition de l'identité. Identité qui apparaît dès lors paradoxale dans la mesure où, à l'encontre des sens dérivés de son étymologie – ceux de similarité, d'unité, de permanence –, l'identité se pose non seulement comme objet dans l'éphémère, dans la diversité, mais dans la différenciation¹³. Traiter l'identité politique comme appropriation symbolique, c'est rendre compte de sa fondamentale relativité et de son caractère dialectique.

Quelques points de repère théoriques issus des champs des sciences humaines et sociales vont permettre de présenter différentes problématiques relatives à l'identité qui ont permis de traiter de l'identité politique. Ils n'épuiseront sans doute pas le contenu mais permettront, d'axer les démarches, au risque d'en forcer les traits.

1. Un premier axe, classique de l'approche de l'identité est temporel et développemental

Pour l'illustrer, j'avancerai une référence théorique à Erikson¹⁴ qui envisage l'identité comme étant "*la résultante des différentes identifications du sujet*". L'identité surgit de la répudiation sélective et de l'assimilation des identifications de l'enfance en une nouvelle configuration. L'importance accordée à l'axe développemental risque chez Erikson de faire passer au second plan le caractère dialectique du processus identitaire. L'identité y est cependant profilée comme produit interface, réflexif¹⁵, en ce qu'elle dépend - je cite - "*du processus par lequel une société, par l'intermédiaire de sous-sociétés, identifie le jeune individu en le reconnaissant comme quelqu'un qui avait à devenir ce qu'il est et, l'étant, est accepté*"¹⁶. Erikson propose en outre la notion de crise d'identité culturelle à partir de ses observations menées auprès des vétérans de la seconde guerre mondiale et des minorités d'origine étrangère. Cette crise d'identité culturelle survient lors de contradictions naissant d'une double référence culturelle¹⁷. Néanmoins, l'approche d'Erikson semble bien s'inscrire dans une idéologie finaliste de la cohérence et de la continuité. L'identité finale, au terme de l'adolescence, correspond à un ensemble d'identifications structuré qui s'organise en un tout cohérent et spécifique.

13. En cela, la position n'est pas phénoménologique au sens de W. James qui décrivait le sentiment d'identité comme "*sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle* (sameness) *et d'une continuité temporelle* (continuity)"

14. Erikson (E.-H.), *Adolescence et crise. La quête d'identité*, Paris, Flammarion, 1972.

15. Cf. le concept de "*reflexive self*" ou encore l'Ecole sociologique américaine de l'interactionnisme symbolique et sa paternité chez G.-H. Mead.

16. Erikson, *op.cit.*, p. 167.

17. Cette problématique est renouvelée par les travaux de psychologie interculturelle.

C'est dans cette perspective temporelle et développementale que je situerai les travaux d'Anne Muxel sur la socialisation politique et sur la transmission de la culture politique entre générations. Le temps de la jeunesse y est examiné comme un moment spécifique de construction des identités politiques.

Spécifier ainsi les années de jeunesse en appelle à profiler celles-ci sur un continuum où la temporalité est présente à la fois en tant que durée, en tant qu'évolution, en tant aussi que conjoncture. Les effets d'âge, de génération s'y articulent aux conditions d'insertion sociale et politique des jeunes. Temporalité encore quant à la position et au rôle que les jeunes occupent face à la société adulte et ses choix politiques. Les jeunes sont en position de rupture mais aussi de continuité, apparaissent en un rôle d'analyseur des contradictions de la société politique adulte, renvoient avec vigueur les traits de la société politique tel un miroir grossissant¹⁸, temporalité enfin dans l'expression de "moratoire politique"¹⁹.

2. Un second axe de recherche pour l'identité est celui de l'acteur social contextualisé

C'est là que je situerai Angéline Peralva, en son approche transversale comparative où l'accent est mis sur la contextualisation socio-historique de ce que j'appellerai des stratégies identitaires. Ses enquêtes menées sur les terrains d'émergence de certain types d'identités politiques, en France, en Allemagne, au Brésil²⁰ lui ont permis de comparer les enracinements du phénomène "skinhead", d'analyser les conditions sociales et culturelles de son émergence, de son extension, ses liens avec les différents acteurs sociaux : état, médias, groupuscules ou partis d'extrême-droite.

La référence théorique à son propos est, me semble-t-il, une référence à Touraine qui, dans sa *Sociologie de l'action*²¹, accorde un rôle central aux mouvements sociaux différenciés des conduites collectives liées à la désorganisation sociale ou institutionnelle. Ces mouvements y sont caractérisés par trois principes. Le premier est celui d'identité : tout mouvement social doit être capable de construire ou de reconstruire une identité collective pour sa base. Le deuxième principe, celui d'opposition : tout mouvement social se construit à partir d'un conflit qui lui permet de valoriser son identité et de définir un groupe opposé et uni. Enfin, principe de totalité : le mouvement a un projet de

18. Cf. Percheron (A.), *Au miroir grossissant de la jeunesse*, Autrement, série mutations, 1991, 122, 30-42.

19. Muxel (A.), *Le moratoire politique des années de jeunesse*, in Percheron (A.) et Rémond (R.) (ed.), *Age et politique*, Economica, Paris. L'expression de "moratoire" se retrouve chez Erikson (*op. cit.*, p. 163) : "cette période peut être envisagée comme moratoire psychosocial..."

20. Dans le cadre d'une vaste recherche sur le racisme menée par M. Wieviorka et collaborateurs du CADIS, EHES, Paris.

21. Touraine (A.), *Sociologie de l'action*, 1965, Seuil, Paris.

changement social global, de redéfinition du système d'action historique de la société.

Rapportées à ces principes, les pratiques skinheads trouvent une clé d'analyse. Elles ne sont plus simplement des conduites conflictuelles de bandes contre bandes. Les situations diverses qui ont engendré les phénomènes skinheads trouvent leur unité dans un appel à une identité collective fondée sur les liens du sang et sur une imaginaire communauté traditionnelle. A ce titre, A. Peralva examine les liens entre le phénomène, au départ non politisé et le discours et l'idéologie d'extrême-droite.

Autre clef d'analyse, une référence implicite à la psychologie sociale, qui a mis en relief la façon dont l'appartenance à un groupe se traduit par une similitude apparente, expression de reconnaissance à l'intérieur d'un groupe et de différenciation avec l'externe, qui tend vers la discrimination sur base de stéréotypes. La violence skinhead n'est-elle pas l'expression de ce que Carmel Camilleri appelle une "*stratégie identitaire polémique caractérisée par une sur-affirmation agressive de soi se construisant aux dépens de l'autre*"²² ?

Des questions se posent dès lors : la violence peut-elle être considérée comme un mode d'expression politique à l'instar des formes de participation politique protestataires ? Cet appel à l'identité des skinheads face à la modernité peut-il être considéré comme une logique de changement, dans le cadre de la sociologie de l'action d'Alain Touraine ?

3. Une troisième orientation de recherche est celle de l'identité politique comme mode d'expression d'un sujet minoritaire.

Jean-Marie Séca, psychosociologue, étudie les phénomènes d'expression culturelle comme modes d'identification minoritaire dans un contexte de marginalité. Dans *Vocations rock*²³ il montre comment l'expression musicale peut être un mode d'identification collective, rendant présente, palpable, une émotion fusionnelle, comment aussi la musique peut être signe de reconnaissance. Il questionne ce qui, dans la musique, est message : les paroles, les sons, le rythme. Y a-t-il, selon les styles de musique, primat des sensations collectives, ou primat des paroles agissantes ?

C'est une double filiation que j'attribuerai ses travaux. Tout d'abord, à S. Freud et à son concept d'identification. Dans *Psychologie des foules et analyse du Moi*²⁴ Freud introduit la notion d'identification comme étant la première forme de lien affectif à l'objet. Plus tard, dans le développement du Moi, elle apparaît comme étant un substitut de ce lien, réactivé lors d'une

22. Camilleri (C), in Camilleri (C.), Kastersztein (J.), Lipiansky (E.-M.), Maleswska-Peyre (H.), Taboada-Leonetfi (I.), Vasquez (A.), *Stratégies Identitaires*, 1990, P.U.F, p. 90.

23. Seca (J.-M.), *Vocations Rock*, Méridien Klincksieck, Psychologie sociale, Paris.

24. Freud (S.), *Psychologie des foules et analyse du Moi*, 1921.

communauté perçue avec un autre individu. Elle est aussi processus de communication affectif entre un individu et une foule. Référence ensuite à S. Moscovici qui dans sa théorie de l'influence minoritaire²⁵ en indique certaines lois : la première condition d'influence d'une minorité, c'est d'acquérir une visibilité. Serge Moscovici, en 1979, écrivait : "*Elle ne doit rien négliger, aucun effort, pour se faire remarquer, identifier, écouter. Sa différence, son indépendance, son autonomie focalisent l'attention sur elle et augmente ainsi sa probabilité d'être prise en compte*". Enfin, la minorité se différencie comme source d'influence par son style, par sa rhétorique²⁶. La musique peut-elle être rapportée comme mode d'autoconstruction d'identité minoritaire renvoyant *mutatis mutandis*, à la notion de porte-parole organique ?

4. Une quatrième voie de recherche propose un cadrage socio-cognitif par le concept de représentations sociales.

Référence à toute une école, celle des représentations sociales qui trouve son origine en E. Durkheim, revisité par S. Moscovici. La notion de représentation à son origine, était collective²⁷. Conceptualisée en psychologie sociale elle a été apparentée à toute une série de concepts : "*idéologie, mythe, vision du monde, sensés refléter les rapports sociaux tout en contribuant à les édifier*"²⁸. Ces constructions sociales de la réalité²⁹, supposent des mécanismes d'élaboration du réel par les groupes qu'elles expriment en même temps qu'elles infléchissent les rapports sociaux. Elles ont comme finalité sociale d'exprimer le groupe, son identité. M. Zavalloni (1978), définit l'identité sociale comme "*structure cognitive liée à la pensée représentationnelle*". Pour Di Giacomo (1982)³⁰ les identités sociales sont "*liées aux représentations que les membres élaborent de la collectivité à laquelle ils appartiennent*".

Des recherches que nous avons pu mener sur l'identité politique des jeunes nous ont permis d'étendre le champ d'investigation aux appartenances géopolitiques. Les sentiments d'appartenances et des représentations qui y sont attachés traitent la question de l'identité géopolitique comme lieu de représentations et catégorisations partagées³¹. A partir de la production socio-cognitive

25. Moscovici (S.), *Psychologie des minorités actives*, 1979, P.U.F., Sociologies, Paris.

26. Voir les travaux de M. Doms et S. Moscovici, notamment : Doms (M) et Moscovici (S.), "Innovation et influence des minorités" in S. Moscovici (S.) (ed), *Psychologie sociale*, 1984, P.U.F., Paris, pp. 51-89.

27. Durkheim (E.), *Les règles de la méthode sociologique*, 1895, nouv.ed. 1956, P.U.F., Paris ; "Représentation individuelles et représentations collectives", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1898, VI, 273-302.

28. Moscovici (S.), *La Psychanalyse, son image, son public*, 1961, PUF, Paris, p. 300.

29. Jodelet (D.), "Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie", in Moscovici (S.), *Psychologie sociale, op.cit.*, 1984, p. 357-378.

30. Di Giacomo (J.-P.), *Représentations sociales et comportement collectif*, thèse de Doctorat, U.C.L. Louvain-La-Neuve, 1982.

31. Le travail fait suite et développe l'hypothèse générale selon laquelle "*l'identité collective se construit et s'exprime à travers des processus socio-cognitifs de représentation et de catégorisation du réel qui s'expriment notamment dans les discours des sujets*".

médiatisée par le discours il est possible de mettre en évidence l'identité politique.

Elle procède, par identification d'un réel commun, à la reconnaissance d'un contenu à l'intérieur de frontières définies par catégorisations et appartenances et, par un mouvement concomitant, positionne dialectiquement ce groupe ou la collectivité qui partage ces représentations catégorisantes par rapport à l'environnement.

Caractériser les populations étudiées et leur identité collective à partir de leurs discours, leurs opinions constitue une approche du groupe, de la collectivité à partir de leurs productions représentationnelles catégorisantes. C'est dire que leur définition est à prédominance socio-cognitive et ceci à l'encontre des définitions classiques du groupe en psychologie sociale qui ont été élaborées traditionnellement à partir des concepts de cohésion, d'attraction mutuelle, de dépendance interindividuelle.

Cette approche conduit à penser que les individus relèvent d'une collectivité dans la mesure où ils se représentent la réalité en fonction de mêmes catégorisations partagées³².

L'étude des sentiments d'appartenance géopolitique et des représentations qui y sont attachées permet de traiter la question de l'identité géopolitique et vise donc *in finem* à savoir comment les jeunes se situent par rapport à la société civile, quel en est leur investissement.

L'identité collective à la charnière entre le micro et le macro social y est garante d'une appropriation symbolique du réel, questionnée comme engagement de l'individu dans son environnement social et tentative de maîtrise du destin collectif.

32. Turner (J.-C.), *Rediscovering de social group, a self-categorisation Theory*, Basil Blackwell Ltd., New York, USA, 1987, p. 29.